

Bn 164563 5

164563

5

ESSAI  
D'ANALYSE GRAMMATICALE  
D'UN TEXTE EN LANGUE MAYA

PAR

M. H. DE CHARENCEY

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS  
ET BELLES-LETTRES DE CAEN



CAEN

TYPOGRAPHIE DE F. LE BLANC-HARDEL

RUE FROIDE, 2 ET 4

1873



ESSAI

DE LA

POÉSIE

FRANÇAISE



1840

PARIS





164563

5

ESSAI  
D'ANALYSE GRAMMATICALE  
D'UN TEXTE EN LANGUE MAYA

PAR

M. H. DE CHARENCEY

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS  
ET BELLES-LETTRES DE CAEN



CAEN

TYPOGRAPHIE DE F. LE BLANC-HARDEL

RUE FROIDE, 2 ET 4

—  
1873

ESSAI

D'ANALYSE CHIMIQUE

DU TEXTE EN LANGUE FRANÇAISE

M. H. DE GRAMMONT

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts  
et Belles-Lettres de Caen.



CAEN

IMPRIMERIE DE M. L. LAFITTE

1852

1852

# ESSAI

## D'ANALYSE GRAMMATICALE

D'UN TEXTE EN LANGUE MAYA.



De tous les idiomes du Nouveau-Monde, aucun ne paraît plus digne de l'attention et de l'étude du public savant que la langue maya. Elle était l'organe des races les plus civilisées de l'Amérique, lors de la découverte. Elle possédait un système graphique supérieur à celui de toutes les nations avoisinantes et comparable à l'ancien système égyptien. C'est par lui que se doivent interpréter les inscriptions qui recouvrent les édifices de Palenqué, d'Uxmal, de Chichen-Ytza.

— En attendant que leur déchiffrement nous ait donné la clef de l'histoire primitive du Yucatan, nous croyons utile de publier ici un fragment de chrestomathie de cette langue. Nous prendrons aujourd'hui pour objet de nos recherches le titre du manuscrit yucatèque édité par Stephens et dont voici le texte : *Lelo lai u tzolan katupil ti Mayab*. Cela se doit traduire en français : « Voici la série des époques des Mayas. » Nous espérons, d'ailleurs, pouvoir sous peu faire paraître l'ouvrage entier consacré à la chresto-

mathie de cet idiome, si peu connu encore en Europe, bien qu'il continue à se parler et même à s'écrire dans presque toute la péninsule yucatèque.

*Lelo*, comme pronom, « cela, ceci, il, elle, le, lui », et comme adverbe, « là, en cet endroit, ici, voici », probablement formé de *le* et *lo*. *Lé* a le sens de notre article « le, la, lui, elle », et, sans doute aussi, on le verra tout à l'heure, la valeur d'un pronom démonstratif. D'où l'article spécial à la langue moderne, *leti* ou *letile*, avec la préposition *ti*, « de, à, vers. » Les Yucatèques de notre époque le prennent également comme pronom personnel de la 3<sup>e</sup> personne; ex. : *letilé yan*, « il a »; *letileoob u-zahtic*, « ils craignent. » La forme ancienne *leiti*, indiquée par Kuz, se compose de cette racine *le*, de la préposition *ti*, dont il a déjà été parlé dans un autre travail, et de *i*, qui, comme nom, signifie « embryon, germe. » D'où peut-être bien le sens pronominal de « celui, celle, celui-là même; le, la, ceci, cela », et la valeur adverbiale de *y*, « en, en cet endroit. » A la même source, il convient vraisemblablement de rattacher l'*i* du quiché, qui signifie littéralement « petit-fils de la femme », mais que l'on retrouve dans le démonstratif de ce dernier idiome *ri*, « celui-ci, celle-ci. » Il se pourrait même que *i* ou *y* fût simplement une forme altérée de *u* ou *v*, pronom possessif de la 3<sup>e</sup> personne, tant en maya qu'en quiché. Toutefois, c'est une question que nous n'avons point à examiner ici. Qu'il nous suffise de rappeler cette mutation euphonique du *u* possessif maya en *y*, dont il a déjà été question dans un précédent travail. Avec la finale *il*, prise dans son sens généralisateur et dont



on a déjà parlé, le maya a tiré de *leitil* l'adverbe *laitil*, « ainsi. » La racine *lé*, ayant le sens de « rets, filet », n'a, sans doute, qu'un rapport fortuit de son avec celle qui nous occupe. *Le*, pris avec la valeur d'article ou de pronom, n'est, suivant toutes les apparences, lui-même qu'une contraction de *lae*, rendu, dans le grand vocabulaire maya de M. l'abbé Brasseur, par « mais lui, mais celui-ci, c'est bien lui. » Il s'ajoute d'ordinaire à la fin d'une période ou d'une phrase, pour donner plus d'énergie au discours ou pour attirer d'une façon spéciale l'attention de l'auditeur et du lecteur; ex. : *tumenel Ytza-uinicob yetel Ah-ulmil ahau lae*, « par les Ytzaës avec le prince *Ahulmil*. » Quelquefois cette particule semble correspondre à nos expressions « qui est, lui qui est, eux qui sont »; ex. : *say u-kaba uinicilob lae nuculob Ah-mayapanob lae*, « voici le nom de ces hommes qui sont grands, des seigneurs de Mayapan »; *tzucul Liyan-Caan lae Bakhalal*, « la province de Liyan-Caan, qui est celle de Bacalak. » Maintenant, cette forme *lae* elle-même résulte évidemment de la fusion des deux éléments, de la contraction de la particule *la* avec la finale *e*. *La*, pris substantivement, signifie « lieu, place, endroit »; c'était, sans doute, la valeur primitive, puisque, dans les idiomes de la famille maya aussi bien que dans les dialectes monosyllabiques de l'extrême Orient, les particules semblent dériver, le plus souvent, de termes à sens concret. En tout cas, *la*, comme pronom, correspond à nos expressions « celui-ci, celle-ci, ceci. » Employé dans le sens d'adverbe ou de conjonction, on peut le rendre par « oui, jusque. » Il sert à former un grand nombre de

composés, dont l'examen nous entraînerait trop loin. *La*, en quiché, se prend soit comme pronom interrogatif, « quoi? comment? » soit comme adverbe démonstratif, « là, là-bas. » On le rencontre encore, dans ce dernier idiome, employé comme particule vocative et honorifique, ce qui attesterait son sens originel de « place, endroit. » Ainsi, le quiché dira *ech la*, littéralement, « votre place », pour « vous. » C'est un peu l'équivalent du *uste*, pour *vœstra merced*, de l'espagnol. *Lal*, qui paraît n'être qu'une reduplication du précédent, s'emploie exclusivement comme préfixe; par exemple, dans *lal ahau*, « ô prince, ô seigneur. » C'est, d'ailleurs, l'équivalent parfait de *la*, et l'unique différence que l'on puisse signaler entre ces deux monosyllabes, c'est que le dernier suit toujours le nom auquel il se rapporte.

Le *e* racine, ou plutôt les racines *e* possèdent des valeurs très-nombreuses et très-diverses, tant en maya qu'en quiché. Dans le premier de ces dialectes, *e* signifie à la fois « fil ou tranchant d'une arme, d'un instrument; petites pierres réunies, œufs d'oiseaux; là, par là; eh! eh bien! » et se trouve pris parfois comme simple suffixe explétif, pour donner plus de force ou d'élégance au discours. Nous renvoyons à l'exemple de *tulom-é*, « palais, forteresse », fourni par la prophétie de Napuctum. Le *e* du quiché correspond à nos expressions « fil ou tranchant; dent; propriété, possédé, chose possédée; eux, elles; oui. » Il sert parfois, en outre, dans cette langue, à former le pluriel des noms d'objets inanimés; par ex.: *abah*, « pierre », et *e-abah*, « pierres. » Le cham emploie *e* à la fois

affixe et suffixe pour marquer le pluriel, même dans les substantifs du genre animé; par ex. : *vuinak*, « homme », et *é-vuinak-é*, « hommes. » L'on ne saurait guère douter que, dans *laé*, la voyelle finale ne joue le rôle de simple et pur explétif. Remarquons que le quiché, lui aussi, emploie *la* ou *laé* en guise d'intensives; ex. : *aré la* ou *laé a-tinamit*, « voici ou voilà ta ville, ton village »; littéralement, *ista hic tua urbs*. Reste la syllabe *lo*, « il, le, lui, elle »; c'est, très-probablement, là encore une forme composée de *la* (déjà expliqué) et *o*, particule qui, elle aussi, remplit plusieurs rôles; peut-être même constitue-t-elle deux racines originellement distinctes, bien qu'homophones. *O* préfixe, dans certains mots composés, marque négation ou opposition; le plus souvent, il s'emploie comme suffixe intensif et correspond ainsi, en quelque sorte, à notre adverbe « là »; par ex., dans *lé uninic-o*, « cet homme-là, l'homme que voilà. » *O* négatif préfixe reparait, d'ailleurs, en quiché; citons, par ex., le composé *ooc*, « ne pas entrer, mésestimer, être dépourvu de »; *o*, « non », et *oc*, « s'introduire, apprécier, posséder. » Ainsi donc, l'on découvre, dans ce dissyllabe *lelo*, deux racines, composées chacune de deux éléments simples ou quatre radicaux distincts, et la forme entière serait *la-e*, *la-o*. En tout cas, le sens général de la phrase, on le verra tout à l'heure, nous prouve qu'ici *lelo*, uni au mot suivant *lai*, se peut rendre parfaitement par « voici. »

*Lai* ou *lay*, valeur démonstrative, « il, elle, celui, celle, celui », et relative, « qui, lequel, laquelle », d'après M. l'abbé Brasseur, s'emploie également

comme synonyme de notre locution « il est. » Beltram indique la forme composée *laylo* comme la 3<sup>e</sup> pers. du sing. de l'indicat. prés. du verbe *hal*, « être, devenir. » *Lai* résulte de la jonction de *la*, déjà étudié, et de la racine *i*, dont nous venons également de parler. Signalons l'emploi de cette dernière comme marque suffixe de la 3<sup>e</sup> pers. sing. des parfaits et plus-que-parfaits de la voix transitive; par ex., dans *naci*, « il est monté », de la rac. *nae* (ascendere); *naci ili cuchi*, « il était monté », etc., etc.

Le composé *lai* ou *lay* sert lui-même à former plusieurs surcomposés; *lai-il*, « substance, propriété », avec le suffixe de généralisation *il*, déjà étudié. *Laili*, « de même substance, de même nature », paraît être pour *lai-lic* (*lic*, « ainsi, de la sorte »); de là, *laili*, à son tour, uni à la finale *il*, résulte le quadruple composé *laili-il*, « propre à, appartenant à, spécial à. » Enfin, si à *il* on substitue la particule *xan*, « ainsi, de même, également », on obtiendra *lailixan*, « similitér, de même. » Avec *lo*, déjà vu, nous obtenons *lailo*, qui a les valeurs de « il est; il, elle, lui; substantiel. » Il marque le nominatif après les verbes neutres, l'accusatif après les verbes actifs. Avec *ma*, « non, ne pas », *laima* ou *layma*, « à peine, aussitôt que », la forme passée *laytah*, qui isolée ne paraît point s'employer, nous donne *laytahmen*, *laytahoklal*, *layuchun*, « voilà pourquoi, en réponse » (*men*, « travaillé, fondé, édifié »; *oklal*, « par, pour, à cause de »; *uchun*, forme passive ou adjective de *uchul*, « arriver, avoir lieu, survenir »). De la racine *lay* avec la finale *ac*

résulte *layac*, « soit, ou bien. » Le dubitatif *layaci*, « si, si par hasard », semble n'être que le précédent, avec la finale passée *i*, déjà examinée. *Laynabe*, « c'est lui, c'est bien lui, et non un autre », nous montre la présence de *na*, « près, auprès, encore, davantage », et *be*, « ainsi, de même »; littéralement, « c'est encore plus de même. » *Laytun*, « alors, en ce temps-là », est formé de *lay* et de *tun*, « alors, en ce temps-là, cependant. » Dans *laiuil*, « cela doit être, c'est nécessaire », l'on reconnaît sans peine le substantif *uil*, « nécessité, obligation. » Enfin, *laixtun*, « entre temps, et cependant, dans l'intervalle », provient toujours de *lai* et d'une forme composée *xtun*. *Xtun* lui-même n'existe pas ou, du moins, n'existe plus isolé avec le sens d'adverbe; il signifie purement et simplement « plâtre », de *tun*, « pierre », et du préfixe *x*, abrég. de *ix*, « trou, profondeur. » Il sert à marquer, soit le féminin, soit l'infériorité; par ex. : *poc*, « nettoyer, blanchir », et *xpoc*, « blanchisseuse »; *cuxan*, « vivant », et *xcuxan*, « vivante »; *bau*, « forme, figure », et *xbau*, « esp. d'écrevisse »; littéralement, « petite forme. » Le même préfixe *ix*, ou, plus ordinairement, *x*, reparait également en quiché. Là encore, elle sert à former des féminins et des diminutifs, ou peut-être de simples dérivés; par ex. : *gekaquch*, « aigle noir », et *xgekaquch*, « sa femelle »; *tziquin*, « oiseau » en général, et *xtziquin*, « oiseau femelle, oisillon »;  $\overset{c}{c}ac$ , « feu », et  $x\overset{c}{c}a\overset{c}{c}$ , « griffes »; litt. « petit feu »; *cab*, « miel », et *xcab*, « cire »; *colob*, « corde », et *xcolob*, « entrailles. » Ainsi donc, *xtun*, pris substantivement, est la pierre de nature inférieure, le plâtre. N'oublions pas que *x* préfixe



sert, en quiché, à marquer le passé du verbe, par ex. : *ca nu logoh*, « j'aime », et *x'nu logoh*, « j'aimai. » Il en est de même en othomi. Peut-être serait-ce là un argument à l'appui de l'opinion de la parenté primordiale des dialectes *pirinda-othomis* avec ceux de la famille *mame-higasthèque*. Mais, comme *tun* est aussi adverbe au sens de « alors, en ce temps-là », on s'explique sans peine *xtun*, marquant un espace de temps plus circonscrit, moins considérable. De là la forme *laixtun*.

*U-tzolan*, « la série, de la série. » *U*, pronom possessif, indique que le nom qui le suit régit lui-même un autre nom au génitif. Que l'on se rappelle l'exemple déjà cité : *u-p'oc Pedro*, « le chapeau de Pierre »; littéralement, « son chapeau, Pierre. » Nous avons exposé, dans un précédent mémoire, les motifs qui nous portent à voir dans le possessif plutôt une forme, un traitement spécial du nom ou du verbe, qu'un mot isolé. C'est pourquoi nous le faisons suivre d'un trait d'union.

Quant à *tzolan*, c'est moins un substantif qu'une sorte de participe passé passif, pris substantivement : *tzolan*, « mis en ordre, arrangé », de *tzol*; comme *nacan*, « monté, chose que l'on a montée », de *nacal*, « monter », et de *cambez*, « enseigner », *cambezun*, « enseigné, ce qui a été enseigné à quelqu'un. » C'est par une métaphore analogue que nous disons, en français, « tirer au *jugé* », « le contenu d'un vase », pour « ce qui est contenu », etc., etc. Cette racine *tzol* reparaît en quiché avec un sens un peu différent, celui de « retourner, traduire. »

*Katunil*, « époque, époques. » Ce terme s'applique

spécialement au cycle de vingt années, qui jouait un si grand rôle dans les calculs chronologiques des Yucatèques. La composition de ce mot a déjà été expliquée dans un précédent travail. La finale *il* a ici un sens généralisateur et abstrait : « ce que marquent les katuns ou pierres sculptées, leur comput. » Au reste, pour donner une idée de la valeur de cette finale *il*, nous nous bornerons à copier ici le long passage que lui a consacré M. l'abbé Brasseur, dans sa grammaire maya.

« *Il*, de même que *ol*, employé après des noms-  
« adjectifs, selon la voyelle qui les distingue, fait  
« de ces adjectifs des comparatifs, en les faisant  
« précéder de l'article possessif *u*, « son, sa, sien » ;  
« ex. : *tibil*, « bon, tempéré », et *u-tibilil*, « le  
« meilleur, le plus tempéré » ; *nahugrand*, « chose  
« grande », et *u-nohol*, « le plus grand » ; *lob*,  
« mauvais », et *u-lobol*, « le pire. » Le pronom qui  
« les précède doit toujours être de la 3<sup>e</sup> personne.  
« Il est facile de reconnaître, précisément à cause  
« de ce pronom, que ces adjectifs deviennent ici de  
« véritables substantifs ; *u-nohol*, « la grandeur »,  
« pour « le plus grand » ; *u-lobol*, « la méchanceté »,  
« pour « le pire. »

« *Il*, de même que *ul*, sert à former les substantifs  
« verbaux qui, en latin, sont terminés en *or*, comme  
« *præceptor*. Ces substantifs se forment en ajoutant *ul*  
« à tous les participes présents dont la voyelle radicale  
« est *a*, *e* ou *i* ; ex. : *ahda*, « donnant, qui donne » ;  
« *ahdaul*, « donateur et donneur, généreux (dador,  
« *dadivoso*) » ; *ahtzen*, « nourrissant, qui nourrit », et  
« *ahtzenul*, « nourrisseur, nourricier » ; *ahdib*, « écri-

« vant, qui écrit, qui peint » ; *ahdibul*, « écrivain, peintre, etc. »

« Avec les noms dont la voyelle fondamentale est « o, u, c'est la particule *il* qui forme les substantifs ; « ex. : *ahloh*, « rachetant, rédimant, qui rachète » ; « *ahlohil*, « rédempteur » ; *ahpul*, « portant, emportant, qui emporte », et *ahpulil*, « porteur. »

« Ajoutons que ces noms sont tous employés avec « les pronoms *u*, *au* et *y* ; ex. : *u-ahdaul*, « mon donateur » ; *au-ahdaul*, « ton donateur » ; *y-ahdaul*, « son donateur. »

« *Il*, outre l'emploi que nous venons d'indiquer, « en a encore divers autres. Venant après les verbes « qui ne peuvent se conjuguer, il en modifie le « sens, soit qu'il y ait quelque vocable sous-entendu, soit par l'expression même qu'il donne ; « ex. : *yan*, « avoir, il y a », et *yanil*, « où il y a, « endroit où il y a » ; *uchuc*, « pouvoir, puissance », « et *uchucil*, « avec qui l'ont peut, où il y a puissance » ; ex. : *uchucil a-botic a-pax tin yum*, « ce avec quoi tu peux payer ta dette à mon père. »

« Après un verbe, un adverbe, un nom, un « pronom ou un participe, *il* signifie être ce que le « verbe énonce ; ex. : *u-ohel batab-il Pedro*, « je sais « que le capitaine, c'est Pierre » ; *u-ohel huntul-il Dios*, « je sais que celui qui est unique, c'est « Dieu » ; *u-ohel tech-il in yum*, « je sais que tu es mon « père » ; *cen u-cah-il*, « quel est ce lieu, où est-il ? »

« Ainsi *il*, comme il est facile de le voir, joue ici « non-seulement le rôle d'un verbe *être* sous-entendu, mais encore celui de *il* ou de *lui* en français, « de *ille* latin, etc., etc.



« Le troisième emploi de *il* est de changer en adjectifs certains noms, dans leur jonction avec d'autres, suivis, dans ce cas, du verbe *cah*, « être » ; ex. : *ya*, « mal, souffrance. » On rendra ainsi notre tournure : « j'ai mal à la tête », *ya-polil-in-cah* ; « j'ai mal aux yeux », *ya-ychil-in-cah*.

« Le quatrième emploi de *il* est de généraliser un nom ; ex. : *uinic*, « homme » ; *uinicil*, « humanité, genre humain » ; *oci ti unicil u-pelel Mehen Dios*, « le Fils unique de Dieu se fit homme. »

« Le cinquième emploi de *il* est parfois de servir de pluriel aux mêmes noms ; ex. : *bahunx u-uinicil* ? « combien étaient ces hommes, combien leur humanité ? »

« Le sixième emploi de *il* est de rendre absolu un nom précédé d'un adjectif qui s'y rapporte ; ex. : *in ya mehenil*, « mon cher fils » ; *in tzictzil yumil*, « mon vénéré père. »

« Le septième emploi de *il* est que, lorsque les adverbes *bay*, *bayili*, *unucili* sont suivis de l'un de ces quatre verbes *kati*, *olah*, *taach*, *nak*, ceux-ci prennent *il* comme ornement ou par euphonie ; ex. : *odayili y-olahil cuxtal uninic* ; « il est naturel à l'homme d'aimer à vivre. »

« On voit encore ici que *il* est plus qu'un simple ornement ; il fait du verbe un substantif et rentre ainsi dans l'ordre des explications précédentes, de même que les exemples suivants, proposés par l'auteur comme ceux de la huitième forme de *il* ; ex. : *lay u-chun u-olahil binel* ; « c'est pour ce motif que je veux m'en aller » (litt., c'est le motif de ma volonté d'aller) ; *u-ohel binil Pedro* ; « je

« sais que Pierre est parti » (litt., je sais être parti  
 « Pierre ; sé que je fué Pedro ) ; *lay tumenel binil*  
 « *a-yacun in naa* ; « c'est pour cela que tu aimeras  
 « ma mère. »

« Le neuvième emploi de *il* est de changer en  
 « adjectifs les noms de lieux ; ex. : *Itzmal*, « Izamal »,  
 « et *Itzmalil uinic*, « homme d'Izamal » ; *kaknab*, « la  
 « mer », et *kaknabil chich*, « oiseau de mer. »

« Le dixième emploi de *il* est d'exprimer une sorte  
 « de possession de l'objet dont il devient la particule  
 « finale, par rapport au nom qui en suit la désigna-  
 « tion ; ex. : *ppul*, « cruche (cantaro) », et *uppulil na*,  
 « la cruche de la maison. »

« Le onzième emploi de *il* est que, venant après  
 « certains substantifs, il en modifie l'acception, en  
 « leur donnant celle de verbes passifs ; ex. : *y-un*  
 « *ahau*, « la lettre du roi, *id est* la lettre envoyée  
 « par le roi », et *y-unil ahau*, « la lettre adressée au  
 « roi » ; *u-yacunah Dios*, « l'amour de Dieu, *id est*  
 « l'amour de Dieu pour nous, » et *u-yacunahil Dios*,  
 « l'amour que nous avons pour Dieu », comme s'il  
 « avait « le être aimé de Dieu », *yacunahil* étant, en  
 « réalité, un passif de *yacunah* ; *u-zahal Pedro*, « la  
 « crainte de Pierre, celle qu'il éprouve, » et *u-zahalil*  
 « *Pedro*, « la crainte de Pierre, celle que l'on a de  
 « lui. »

« Le douzième emploi est de faire un adjectif du  
 « substantif de la matière dont une chose est faite ;  
 « ex. : *mazcab*, « fer », et *mazcabil cum*, « marmite  
 « de fer. »

« Le treizième emploi est analogue au précédent ;  
 « ex. : *che*, « bois, arbre », et *balx ti cheil la* ; « quel

« bois est ceci *ou* quelle essence de bois est celle-ci ? »

« C'est de cette manière que de noms ou d'adjectifs ordinaires se forment les noms abstraits ; ex. : *uinic*, « homme », et *uinicil*, « l'humanité, la corpulence de l'homme » ; *balche*, « bête », et *balcheil*, « bestialité » ; *poloc*, « gras », et *polocil*, « graisse. »

« Le quatorzième emploi de *il* est de marquer similitude, analogie ; mais, dans ce cas, le vocable auquel il est joint se trouve suivi du verbe substantif *cah*, « être » ; ex. : *tunichil u-cah u-puczikal*, « tu as un cœur de pierre » ; *balcheil u-cah*, « tu es comme une bête. »

« Venant après les verbes impersonnels *yan*, *manan*, *uchac*, *uchuc*, *olah*, *okom*, *unah*, et autres du même genre, aussi bien qu'après certains participes, etc., *il* prend encore une foule d'autres significations, analogues à celles dont il a été question, telles que « où ? en quel lieu ? » ex. : *te yan ca coolol, yanil u-tibil al?* « voici notre dame, où est son aimable enfant ? » ; *yan-en u-yanil ech*, « je suis où tu es. »

« *Il*, avec l'acception de « sur *ou* en quoi » ; ex. : *cen hun yanil ou dibanil okotba?* « où est le papier sur quoi est *ou* bien sur lequel est écrite la prière ? »

« Avec l'acception de « tandis que, pendant que » ; ex. : *tibilam u-beel u-cuxanil ech uay yokol cab la-é*, « amende ta conduite, tandis que tu vis ici sur la terre » ; *booté u-pax uchucil tumenel*, « paie tes dettes, tandis que tu peux. »

« Avec l'acception de « avec qui » ; ex. : *muc a-yani!* « avec qui es-tu ? »

« Parce que, de ce que » ; ex. : *ya ti u-ol binelil a-cah*, « je m'afflige, parce que tu t'en vas. »

« En qui, de qui, ce qui » ; ex. : *Dios alunil u-ol*, « Dieu est celui en qui je me confie » ; *lay okomil u-ol tulacal laé*, « voilà tout ce qui m'afflige. »

« Ainsi que nous l'avons exposé plus haut, le « lecteur peut voir que *il* est un véritable verbe être ; *il* est l'essence, ce en quoi tourne ou se fait une chose, ce monosyllabe ayant encore le sens de « tourner sur soi, tourner en, vers, changer en, « venir en quelque chose », de même que *il* de la « langue mexicaine. »

Quoi qu'il en soit, *il*, comme monosyllabe isolé, se présente encore avec le sens de « pouvoir, puissance, force » ; cela s'accorde assez avec le sens, qu'il a en quiché, de « grand, beaucoup. » C'est encore, dans ces deux langues, la racine du verbe *ilah*, « voir » ; mais, sans doute, nous avons ici affaire à un homophone d'origine toute différente. Il se pourrait que la finale *ilan* résultât de la réunion de la désinence que nous venons d'étudier avec le suffixe du participe en *an*. En tout cas, *ilan*, à la suite de quelque nom de parenté, exprime l'idée de celui qui est à la place du parent énoncé ; ex. : *yum*, « père », et *yumilon*, « parrain, patron » ; *mehen*, « fils », et *mehenilan*, « filleul. » Nous regarderions plus volontiers cette désinence *ilan* comme le participe passé passif de *ilah*, « voir », pris dans un sens métaphorique.

On remarquera que, bien que *tzolan*, comme *ka-*

*tunil*, doivent certainement être tous les deux mis au pluriel, la marque de ce nombre n'existe cependant ni pour l'un ni pour l'autre. C'est une preuve nouvelle du penchant qu'a le maya, comme beaucoup d'autres langues américaines, de supprimer le signe du pluriel avec les noms d'objets inanimés. A peine les considère-t-il comme susceptibles de nombre, parce qu'il les considère à peu près comme dépourvus de toute existence individuelle.

*Ti*, « de, des », déjà examiné dans un précédent travail. *Ti* a parfois le sens de « contre » ; la valeur primitive était, sans aucun doute, celle de « lieu, endroit déterminé », qu'elle revêt quelquefois encore.

*Mayab*, « Mayas, habitants du Yucatan. » C'est une contraction pour *Maya-ob*, qui serait la forme régulière. *Maya* est, comme l'on sait, formé de *ma*, « non », et *a*, « aqua. » L'origine de cette dénomination, comme celle de presque toutes les dénominations elomiques, présente bien de l'obscurité. Ordonés la dérive de *ma*, « non », et *a* ou *ha*, « eau », litt., « point d'eau, sans eau. » Effectivement, ce qui caractérise la péninsule yucatèque, c'est surtout l'absence de rivières et de ruisseaux à la surface du sol. On conçoit que cette circonstance ait frappé des émigrants, arrivant de régions plus ou moins marécageuses. D'un autre côté, M. l'abbé Brasseur, après avoir fait ressortir la justesse de cette étymologie, semble assez disposé à la rejeter.

Comment, nous dit-il, admettre une telle dénomination, appliquée à une contrée « dont l'intérieur est tout composé de grottes calcaires, remplies

« d'une eau limpide et reliées entre elles par des « rivières souterraines, semblables à un réseau de « mamelles? » Il en conclut que *maya* doit, suivant toute probabilité, signifier « la mère des eaux » ou bien « les mamelles de l'eau », ou, si l'on veut, « le bras, le rameau de la terre, péninsule, rejeton des eaux », *ma-y-a*. « Ce nom, ajoute-t-il, s'écrit « encore *mayab* ou *mayal* : le premier pouvant si- « gnifier « le bras, le rameau accru », *ma-yab* ; le « second, « le bras, le rameau poussé sur l'eau par « un souffle intérieur », *ma-ya-ab*. » Nous n'avons pas besoin de faire ressortir tout ce qu'offrent d'étrange les diverses étymologies proposées par notre docte compatriote. D'abord, nous n'avons rencontré la forme *mayab* que dans le fragment rapporté par Pio-Pérès, où la finale *b* marque évidemment un pluriel, pour *Maya-ab*, « les Mayas, les Yucatéques », et ne fait aucunement partie du radical. Quant à la forme *mayal*, nous ne l'avons également trouvée que dans le document en question, et seulement en composition, dans *Mayalpan*, litt., « étendard des Mayas », c'est-à-dire, métaphoriquement, « ville ou métropole des Mayas. » C'était, en effet, le nom d'une des cités les plus considérables de la péninsule, détruite plus d'un siècle avant la conquête espagnole. L'emploi de cette finale *pan*, abrég. du mexicain *pantli*, « étendard », est une preuve de l'influence nahuatl au Yucatan. Elle reparait effectivement dans un certain nombre de cités du Mexique, par ex., dans *Huëitéopan*, litt., « antique ou noble étendard du Dieu » ; dans *Copan*, litt., « étendard du comitt ou vase » ; *Tlacopan*, aujourd'hui *Tacuba*, etc.

Nous la retrouverons encore dans *Tulapan*, litt., « étendard des Toltèques. » Vraisemblablement, c'est elle encore que nous retrouverons, bien altérée, sans doute, dans le nom de ce mystérieux *Tlapallan*, berceau primitif et légendaire de la race toltèque. Sa signification serait, en mexicain, « celle des couleurs, la terre colorée ou noble, brillante. » Mais ce ne doit être là qu'une de ces déformations produites par le caprice populaire, qui cherche toujours à donner un sens facilement compréhensible, dans le langage courant, aux dénominations devenues obscures. Rappelons-nous la cité grecque de *Caryssa*, devenue en turc *Kara-Hissur* ou le château noir; la localité de *Marchadieu*, litt., « les marchés », dont les Anglais ont fait *Market-Jew*, litt., « le marché des Juifs »; le breton *osg* ou *uisge*, « eau », transformé par les Saxons en *ox*, dans *Oxford*, litt., « gué du bœuf », et qui, dans le sens véritable, ne serait que « gué du cours d'eau »? *Tlapallan*, donné tour à tour par les auteurs comme nom de ville ou de pays, dériverait, à nos yeux, d'une forme plus antique, *Tulapantlan*, litt., « près de l'étendard des Toltèques »; ç'aurait été la métropole de leur empire. Quant à la finale *llan*, il en a déjà été question dans un précédent travail et nous n'avons point à en reparler aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, dans *mayalpan*, le *l* paraît bien ne jouer qu'un rôle purement euphonique, à moins que l'on ne voie dans sa présence (et c'est ce qui nous paraît le plus probable) le simple résultat d'une faute d'orthographe. D'un autre côté, *ma* n'a nullement la valeur de « mère », qui se dit *naa* ou *na* en yucatèque, non plus que

celle de « mamelle. » Le sens de « bras, rameau de la terre », plus soutenable philosophiquement, puisque *ma* signifie quelquefois « main, bras », en yucatèque, ne peut manquer de paraître assez bizarre. D'ailleurs, dans la théorie bien connue de M. l'abbé Brasseur, elle serait un souvenir du grand cataclysme qui, à une époque prodigieusement ancienne, engloutit les terres situées là où se trouve aujourd'hui une partie du golfe du Mexique et de la mer des Caraïbes. *Ma*, « le bras, la main », désignait, suivant lui, la portion de cette Atlantide américaine située des deux côtés de la péninsule. Mais toute cette théorie des cataclysmes nous semble, avouons-le, un peu obscure et demanderait à être plus clairement établie. Enfin, en fait d'étymologies, il faudrait au moins faire un choix, et l'on ne saurait admettre que *maya* voulût dire simultanément « bras, mère et mamelle de l'eau. » Il est clair que, si l'une de ces trois explications, ce dont nous ne voudrions pas jurer, est bonne, les deux autres ne valent rien. Notre savant compatriote, pour compléter sa série, aurait pu interpréter le terme en question par « corne ou sabot de l'eau », de *may*, « corne ou sabot d'un animal », et cela par allusion à la couche de calcaire qui enveloppe les sources de la contrée. On pourrait soutenir également que *maya* ou *moujac*, litt., « peuple du grand-prêtre », vient de *may*, « grand-prêtre, pontife », et de *ac*, « gens, peuple. » L'on verrait là une allusion à l'arrivée par mer du pontife Zamná, le premier chef et le civilisateur légendaire de la péninsule. Disons, pour nous résumer, que l'étymologie d'Ordonés nous semble, sinon mathématiquement



prouvée, du moins la plus probable et la plus satisfaisante. Ce serait une de ces occasions, assez rares d'ailleurs, où l'écrivain de Ciudad-Real rencontra la vérité.

Avant d'avoir pu constater l'existence de nappes d'eau souterraines, les colons qui peuplèrent le Yucatan furent d'abord tout naturellement saisis de son apparente aridité. La présence d'un *y* intercalaire dans *maya* ne doit pas nous surprendre; le *i* ou *y* s'emploie quelquefois comme euphonique entre deux voyelles. Citons, par ex., *maibe*, « nullement, en aucune façon », de *ma* (négat.) et *be*, « route, voie, chemin. » La syllabe *ob*, donnée pour le signe du pluriel à *maya*, doit, à notre avis, plutôt être considérée comme une simple désinence que comme un véritable pronom de la 3<sup>e</sup> personne, ainsi que l'ont fait les grammairiens jusqu'à ce jour. On ne la rencontre, effectivement, jamais isolée. Elle s'ajoute comme suffixe au nom, à l'adjectif, au pronom ou au verbe; par ex., dans *u-ob*, « leur »; de *u*, « son, sien »; *loob*, « eux », de *lo*, « déjà examiné »; *u-cambezah-ob*, « ils l'ont enseigné », de *u-cambezah*, « il l'a enseigné. » *O* ne serait donc, dans cette hypothèse, qu'une voyelle purement euphonique et sans signification par elle-même. Ce qui confirme cette manière de voir, c'est qu'en quiché la voyelle précédant le *b* final, signe du pluriel, est essentiellement variable et qu'on ne saurait la rattacher à aucune racine connue. Citons *atitab*, « aïeules », de *atit*, « aïeule »; *ahau*, « seigneur », pl. *ahauab*; *ixok*, « femme », pl. *ixokib*; *gapoh*, « jeune fille », pl. *gapohib*, etc., etc. Signalons, en terminant, la res-

semblance, peut-être fortuite, de cette finale *b* avec la syllabe *pi*, laquelle, en palix ou dacotah, indique le pluriel pour les noms du genre animé. Du reste, le huastèque ne paraît plus posséder de vestiges de ces pluriels en *b*. Cette lettre finale est tombée également en cakchiquel, en zutuhil et en cakgi; mais son existence ancienne est attestée par le maintien de la voyelle qui précède; par ex., *ati*, « aïeule »; *ahaua*, « princes. » Enfin, même en quiché, elle ne paraît guère être en usage pour les adjectifs, et le pluriel s'y marque au moyen d'autres particules (préfixes ou suffixes); par ex., *nim*, « grand », pl. *nimak*.









